



HAL
open science

Théodore Chassériau : un grand cœur ardent et passionné

Jean-Baptiste Nouvion, Vincent Pomarede, Megumi Jingaoka

► To cite this version:

Jean-Baptiste Nouvion, Vincent Pomarede, Megumi Jingaoka. Théodore Chassériau : un grand cœur ardent et passionné. Tokyo Broadcasting System Television. Catalogue de l'exposition Théodore Chassériau : Parfum exotique, Musée national de l'art occidental de Tokyo (Japon), Musée national d'art occidental de Tokyo, 2017, 978-4-906908-19-6. hal-04605628

HAL Id: hal-04605628

<https://hal.science/hal-04605628>

Submitted on 7 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Un grand cœur ardent et passionné¹

Par Jean-Baptiste Nouvion

Extrait du Catalogue de l'exposition *Théodore Chassériau : Parfum exotique*, Musée national de l'art occidental de Tokyo (Japon), 2017. (Vernissage de l'exposition "Théodore Chassériau : Parfum exotique" 27 février 2017

L'île de Saint-Domingue, berceau de la famille

Il y a quelques mois, le catalogue d'une célèbre maison de ventes aux enchères indiquait, à tort, que Théodore Chassériau était de nationalité dominicaine. S'il s'agit bien d'une erreur - Théodore Chassériau était sans conteste de nationalité française -, l'enfance du peintre et sa famille ont bel et bien été marquées par cette île des tropiques. Théodore Chassériau voit en effet le jour en 1819 à Saint-Domingue, île de la Caraïbe longtemps appelée la Perle des Antilles ou la plus belle colonie du roi de France. Il naît précisément au Limon, sur la presqu'île enchantée de Samaná, à l'époque colonie espagnole et aujourd'hui République dominicaine. Un lieu chargé d'histoire car c'est sur les plages voisines de la baie des flèches que Christophe Colomb connut ses premières escarmouches avec les habitants du Nouveau Monde.

Le futur peintre ne devait toutefois vivre sur cette île que ses deux premières années. Un peu court pour en faire un dominicain, même si ces années furent baignées de saveurs méconnues en métropole, des senteurs d'herbes sauvages, de poivre rose, de cannelle ou encore de l'odeur des chaudières à café des habitations *La Persévérance* et du *Petitoa* (dans laquelle il était né). Sa mère, née Couret de la Blaquière, d'une famille de riches planteurs établis depuis plusieurs générations sur l'île a dû lui chanter sous le ciel d'Amérique les berceuses et les légendes venues d'Afrique. Sans doute, Théodore garda t'il en mémoire les *calendas* dansées la nuit tombée par les esclaves noirs et leurs chants au rythme des tambours, non loin de la Grand'case des Chassériau. Comme tous les créoles, sa mère voyait en Saint-Domingue une patrie, contrairement aux autres Français qui pouvaient eux n'y voir qu'un passage pour faire fortune à l'exemple probablement des Chassériau.

Issu d'une famille de planteurs par sa mère, Théodore Chassériau appartenait du côté paternel à une vieille lignée de négociants et armateurs de La Rochelle dont les navires chargés de sucre ou d'eau de vie avaient pour principales destinations la Louisiane, la Guadeloupe et surtout Saint-Domingue. Les Chassériau ne s'adonnèrent toutefois pas au commerce négrier qui fit la fortune de nombreux armateurs de ce port. Le grand-père paternel de l'artiste avait déjà épousé une jeune femme native de Saint-Domingue qui lui donna dix-sept enfants. Parmi eux, au moins quatre s'installèrent dans cette île et se marièrent également avec des créoles, toutes filles de planteurs de canne à sucre ou de café. Les liens de l'artiste avec la Caraïbe ne devaient pas disparaître suite à son retour en France. Au contraire, ils seraient à jamais maintenus grâce à son père, Benoît.

Un père épris de liberté qui transmet son goût de l'exotisme

Benoît Chassériau, le père du peintre était un homme d'action qui connut succès, échecs et même l'emprisonnement. Sa vie d'aventurier fut si riche qu'il est probable que ses enfants n'aient connu de lui que sa carrière de consul de France dans les îles caribéennes de Saint-Thomas et Porto Rico. Si les secrets du peintre ont disparu dans l'incendie du Palais d'Orsay qui détruisit en 1871 sa

¹ Selon les mots du peintre Alberto Pasini lorsqu'il parlait de son ami Chassériau.

correspondance intime, ceux de Benoît Chassériau viennent de resurgir avec la récente découverte de ses archives personnelles. Dernier de dix-sept enfants, Benoît Chassériau s'était très tôt distingué dans les expéditions de Napoléon en Égypte puis à Saint-Domingue où il s'installa. Dans cette colonie, il quitta suite à un duel malheureux, la fonction enviée de Secrétaire général pour devenir planteur de café à Samaná, là même où plus tard naîtra son fils Théodore. Aux côtés du général Simon Bolivar, *Libérateur* de l'Amérique espagnole, il fut en 1813 un des principaux ministres de la République de Nouvelle-Grenade, deuxième État à s'être libéré après le Venezuela de la domination de l'Espagne. Son action pour la cause de la liberté et l'émancipation de la domination espagnole lui valut d'être naturalisé citoyen de cette République devenue la Colombie quelques années après.

Homme de l'ombre, Benoît participa à plusieurs combats. On le trouve notamment en 1814, à la tête de l'expédition secrète visant à libérer Portobelo (Panama). En 1822 François-René de Chateaubriand alors ministre des affaires étrangères de la France envoya Benoît comme agent de renseignement en Colombie. Dans cette mission, il prendra comme secrétaire son fils aîné Frédéric âgé de quinze ans. Cette vie mouvementée ne trouva un peu de répit que lorsqu'il entra définitivement au service de la diplomatie française. Le poste de consul dans les Antilles devait le séparer à jamais, du moins physiquement, de sa femme et de ses cinq enfants qui habitaient à Paris. Sa correspondance témoignera par la suite combien il souffrait de cet éloignement.

Si Benoît Chassériau revint en Europe à plusieurs reprises, aucun de ses enfants ne fit à nouveau le voyage pour l'Amérique qui outre son coût important, nécessitait cinq semaines de navigation et une période de quarantaine. Il est certain que ce père polyglotte, à la diction lente de ceux qui savent bien narrer, offrit à ses enfants, à défaut de sa présence, une ouverture d'esprit sur le monde et l'acceptation de l'autre indépendamment de toute couleur de peau. Ce n'est pas un hasard si le frère aîné de Théodore, Frédéric, se vit confier par le ministre de la Marine le soin d'étudier les dispositions que la France devrait prendre le jour où elle souhaitera abolir l'esclavage dans ses colonies, ce qui n'arriva effectivement que dix années plus tard en 1848. Les sentiments de Frédéric Chassériau favorables à l'émancipation des Noirs lui avaient été inspirés par l'éducation reçue de son père. Le futur peintre ne retourna pas en Amérique mais il partagea ses premières années à Paris avec un jeune garçon arrivant tout droit du Venezuela, José Félix Ribas, de quelques années son aîné. Ce jeune homme dont la garde avait été confiée à Benoît, était le cousin de Simon Bolivar et le fils d'un héros de l'indépendance vénézuélienne.

Les femmes, cœur de la vie et de l'œuvre de Chassériau

Théodore Chassériau ne vécut que ses tendres années auprès de son père. Dans l'appartement parisien des Chassériau situé dans le quartier de la Nouvelle Athènes, la vie sans luxe apparent, ne manquait pas de divertissements ni de rencontres étonnantes que deux anciens compagnons d'armes de Benoît Chassériau transformés en pères de substitution allaient provoquer. Mais c'est d'abord dans l'entourage familial très féminin composé de sa mère, de ses sœurs Adèle et Aline et de la cousine Élise que Théodore apprit à connaître et à si bien comprendre les femmes. Ces femmes qui l'entourent demeureront une source d'inspiration permanente. Doté d'une grande sensibilité, il semble avoir hérité du tempérament tantôt sanguin, tantôt flegmatique que l'on trouve sous les tropiques. Ce qui laisserait penser que chez Théodore Chassériau, l'ascendance maternelle domine.

Le métissage du peintre, un mystère

Même s'il partage la même hérédité que ses frères et sœurs, il ne leur ressemble que peu du moins physiquement. Benoît, son père, Frédéric et Ernest, ses frères aux visages carrés, affichent une

corpulence plutôt massive. Tandis que, lui bon cavalier, est élancé avec un visage tout en longueur comme le montrent ses autoportraits. Sans être beau, certains parleront même de laideur, il dégage une élégance naturelle souvent rapportée par ses contemporains, à l'exception notable de Victor Hugo, jaloux de la relation de l'artiste avec l'actrice Alice Ozy qui se refusait à lui.

La question du métissage de Théodore Chassériau a déjà été évoquée notamment par Victor Hugo et le critique d'art Aglaüs Bouvenne. Il est également suggéré par le portrait peint par Alphonse Masson, si étrangement éloigné des autoportraits de l'artiste. On peut s'étonner qu'aucune photographie de lui n'existe. Il déclina, semble-t-il, toujours les propositions que lui faisait le célèbre photographe Nadar. Que Théodore eut du sang mêlé, de par ses ascendances maternelles et paternelles, demeure possible mais restera un mystère de plus dans la vie de ce grand peintre français, certainement plus influencé par sa naissance dans la Caraïbe et son père qu'on a pu l'écrire.

La donation du baron Arthur Chassériau au musée du Louvre

Le sort voulut que ni le peintre, ni ses frères et sœurs ne se marièrent et n'eurent d'enfant. Théodore dont la vie amoureuse fut tumultueuse n'eut pas de descendant. Frédéric son frère aîné, sacrifia un amour impossible pour se consacrer à sa famille et remplacer un père absent. Les deux sœurs qui n'étaient pas dépourvues de beauté - en particulier Adèle -, mais sans fortune restèrent célibataires. Enfin le cadet Ernest, officier d'infanterie de marine souvent en campagne en particulier dans le Pacifique, fut tué pendant la guerre franco-prussienne en 1870 à la bataille de Bazeilles.

La famille de Théodore Chassériau s'était toutefois agrandie avec l'arrivée de trois cousins, orphelins de l'oncle Chassériau, général mort à Waterloo, que Benoît considéra comme ses propres enfants. L'un de ces cousins, le baron Charles-Frédéric Chassériau, mon quadrisaïeul, était lui-aussi né à Saint-Domingue qu'il quitta en 1804, à l'âge de deux ans (au même âge que Théodore). Lui-même ancien élève des Beaux-arts, il fut impressionné par le talent si précoce de Théodore, lorsqu'il l'accueillait chez lui à Marseille. Charles-Frédéric était en effet architecte de cette ville et fut également architecte en chef d'Alger où il accueillit son cousin Théodore lors du séjour de celui-ci en Algérie. C'est à son fils le baron Arthur Chassériau que l'on doit aujourd'hui d'admirer autant d'œuvres de Théodore Chassériau au musée du Louvre et au musée d'Orsay notamment.

Après avoir été un proche collaborateur de Ferdinand de Lesseps, Arthur Chassériau devint agent de change à Paris. Il consacra une partie de sa fortune et surtout son énergie afin que l'œuvre de Théodore ne tombe pas dans l'oubli que connurent bon nombre d'artistes du 19^e siècle. Tout comme son ami le banquier David-Weill qui présidait le Conseil des Musées nationaux, le baron Arthur se consacrait lui au Musée Rodin dont il fut président. Même à un âge très avancé, il ne refusa jamais son concours lorsqu'un musée le sollicitait.

Ses premiers dons remontent à 1918 lorsqu'il offrit au musée du Louvre le chef-d'œuvre de Chassériau *Les deux sœurs* et le *Caïd visitant un Douar*. Ces deux œuvres ne seront accrochées au Louvre que plusieurs mois après, car la Grande guerre n'était pas encore terminée et l'on redoutait à Paris les tirs de canon allemands. Elles furent mises en lieu sûr par le Mobilier National tout comme la collection restante du baron Arthur, une collection qu'il récupérerait la paix revenue. D'autres œuvres de Chassériau iraient rejoindre par la suite grâce à lui les musées Carnavalet, de la Malmaison ou même d'Alger avant la donation de 1934 qui fit entrer au Louvre la quasi-totalité de sa collection, fruit d'une vie de recherche. Quelque 80 tableaux et 2.200 dessins allaient rejoindre les collections nationales, les tableaux s'échelonnant de la première œuvre peinte à l'âge de 13 ans à

la dernière réalisée à 36 ans.

Au nom du musée du Louvre, le critique et membre de l'Institut, Paul Jamot qui estimait tant le vieux baron, le remercia chaleureusement pour son « acte de libéralité exemplaire, accompli avec tant de simplicité, de désintéressement et d'élégance ». Aujourd'hui, l'association des *Amis de Chassériau* qui réunit amateurs et spécialistes de son œuvre, essaie de poursuivre à sa façon, même modeste la mission du baron Arthur et d'entretenir la mémoire de cette famille Chassériau peu commune.

Théodore inspirait autour de lui affection et admiration

En cherchant dans ses papiers de famille, le baron Arthur tomba sur la liste des amis et connaissances de Théodore, une liste qui avait été établie par le frère aîné Frédéric et la princesse Marie Cantacuzène, au moment de la mort du peintre en 1856. Elle comportait les noms des grands artistes de l'époque, la comédienne Rachel, les poètes et écrivains Alfred de Musset, Georges Sand, Alphonse de Lamartine ou encore Alexandre Dumas fils, sans oublier Jean-Dominique Ingres, son ancien maître et Eugène Delacroix. A leurs côtés figuraient aussi des hommes puissants, de nombreux aristocrates dont les Noailles ou la duchesse de Gramont, voire des Grands d'Espagne. Le cercle des intimes de Théodore n'était pas moins impressionnant. On y trouvait notamment Théophile Gautier, Alexis de Tocqueville, le marquis de Tracy, Marie Cantacuzène (plus tard épouse de Puvis de Chavannes), l'actrice Alice Ozy et les peintres Gustave Moreau, Eugène Fromentin, Eugène Isabey et Pierre Puvis de Chavannes qui vinrent tous les quatre lui rendre une dernière visite, le jour même de sa mort.

Grâce à cette liste, Arthur Chassériau réussit à se mettre en relation avec bon nombre d'anciennes connaissances, toujours vivantes en 1892. Leurs témoignages venaient apporter un nouvel éclairage sur le caractère et la vie de Théodore. Le plus révélateur est probablement celui laissé par la comtesse de Gobineau. Créole de la Martinique et amie des sœurs Chassériau, elle avait, selon ses propres mots, eut une très grande intimité avec Théodore. Elle lui servit longtemps de modèle et l'inspira en particulier pour *Marie l'Égyptienne*² et la *Descente de croix* de l'église Saint-Philippe-du-Roule. De manière anecdotique, elle raconta combien « le débraillé de Théophile Gautier désolait [Chassériau], lui qui était si élégant ». Avec ses deux sœurs, disait-elle, il pouvait se montrer très sérieux et impitoyable concernant leur tenue, mais par ailleurs il était chaleureux, spirituel, parfois moqueur et toujours bon camarade. Ce que confirma son ancien condisciple à l'atelier d'Ingres, Claudius Lavergne pour qui la « verve brillante et juvénile [de Chassériau] égayait l'atelier mais qu'elle ne s'énonçait jamais aux dépens de personne. Il était bon pour les nouveaux, chose rare en de tels endroits ! ».

Les lettres³ de la comédienne Alice Ozy, qui fut un temps la maîtresse de Chassériau, sont quant à elles, d'une spontanéité étonnante. Elle y défend par exemple avec fougue le souvenir de Théodore face aux écrits de Victor Hugo qui le parodia cruellement dans *Choses vues*⁴. Pour Alice Ozy qui était d'une grande beauté, il s'agit d'une vengeance poussée par la jalousie et datant de 1849, lorsque Victor Hugo (et son fils !) tenta de la séduire, sans succès... Il n'y a de vrai, écrit-elle en plaisantant, dans les propos de Victor Hugo que « le poulet qu'il a dévoré en [lui] promettant un rôle de début au Français⁵, en l'appelant fleur, et étoile ! ». Au vu des personnalités d'Alice Ozy et de Théodore, on

² *Sainte Marie l'Égyptienne*, fresque décorative de l'église Saint-Merri à Paris (1843).

³ Lettres adressées au baron Arthur Chassériau en 1887, Archives Arthur Chassériau.

⁴ Recueil posthume de notes et mémoires de Victor Hugo dont la 1^{ère} série fut publiée en 1887.

⁵ La Comédie-Française à Paris.

imagine aisément combien leur relation dut être passionnée et plongée parfois dans l'excès.

Interrogeant sa mémoire, le peintre Alfred Stevens se rappelait que Chassériau n'aimait pas qu'on le compare à Delacroix, se disant surtout élève d'Ingres. Alexandre Dumas fils avait gardé de son côté, le souvenir d'un « artiste convaincu, doublé du plus galant homme du monde ».

Enfin, Gustave Moreau qui fut le plus proche de Théodore, témoignait⁶ « on sait trop parmi ceux qui s'intéressent quelque peu aux choses de l'art, ma fidélité au souvenir de Chassériau, à la mémoire de ce noble et admirable artiste que j'ai tant aimé ». C'est en hommage à Théodore, que Gustave Moreau peignit le si beau et touchant tableau du *Jeune homme et la Mort*, conservé au musée d'Orsay. « Ils étaient dignes l'un de l'autre » confiera le peintre Léon Bonnat.

Jean-Baptiste Nouvion

Président des Amis de Théodore Chassériau

⁶ Lettre adressée au peintre Ary Renan en 1898, Archives Arthur Chassériau.